# BULLETIN CRITIQUE

[La Rédaction publie à cette place les comptes-rendus d'ouvrages intéressant les études latines qui seront adressés au rédacteur en chef de la *Revue* : M. J. Marouzeau, 4, rue Schœlcher, Paris, XIV$^{e}$.]

A. Carnoy, *La science du mot. Traité de sémantique.* Louvain, Éditions « Universitas », 1927, 426 pages.

Le livre de M. Carnoy est un « essai de sémantique » plutôt qu'une « science du mot » ; la question si difficile de la définition du mot y est à peine abordée (p. 30 et suiv.) ; celle de la constitution du mot n'est touchée qu'occasionnellement ; celle de la perception n'est examinée que par rapport à la théorie de Leroy (p. 42 et suiv.), qui prête à bien des doutes ; seul est envisagé avec ampleur le problème des significations, tant au point de vue statique (1$^{re}$ partie) qu'au point de vue dynamique (2$^{e}$ partie).

M. Carnoy part d'une idée fort acceptable, c'est que les études antérieures se sont attachées surtout aux résultats des processus de changement de sens, et que, suivant une suggestion de M. Meillet, il convient désormais de rechercher et de classer les causes générales (p. 93 et suiv.). De ces causes générales, qui peuvent être d'ordre social, historique, mécanique, M. Carnoy ne considère que l'aspect psychologique, et c'est sur une étude psychologique de nos concepts et de leur expression qu'il fonde toute sa théorie. Si je me plaçais au point de vue de la linguistique générale, c'est sur ce point que je ferais porter ma critique ; sans aller ici au fond des choses, je noterai seulement une conséquence imprévue de cette méthode : « prenant les processus psychologiques comme base de ses divisions » (p. 95), M. Carnoy a construit pour cette science nouvelle toute une « terminologie rationnelle » ; trop rationnelle, hélas, comme on pourra s'en faire une idée par le simple examen de la synopsis, p. 401 et suiv. : on y trouvera une *métasémie évolutive simple*, qui comprend la *métendosémie* (*aorique et catachrétique*), l'*ecsémie* (*despécifiante* et *désindividualisante*), puis une *métasémie complexe* ou *allélométasémie*, avec ses divisions : *antisémie* (qui peut être *polaire !*), *homosémie* (qui comprend les *malapropismes*), *sysémie*, puis *métecsémie*, *anasémie*, et vingt autres *-sémies !* M. Carnoy ne juge cette nomenclature troublante

« qu'au premier abord » (p. 96) ; j'avoue qu'à chaque page du livre elle m'est un obstacle à comprendre le sens des processus dénommés, d'autant plus que M. Carnoy se complaît, même en dehors de cette nomenclature technique, à une terminologie générale un peu déroutante : le *laxisme* (la façon relâchée), l'ordre *idéal* (celui des notions), la *prédication* (attribution d'un prédicat), la *psyché* (pour l'esprit) !

Ce qui nous intéresse ici, ce sont les applications au latin. Malheureusement les faits latins ne sont pas nombreux, et ne sont pas toujours utilisés avec sûreté ; p. 137, peut-on dire que *auica* soit dérivé d'*auicellus* « par suppression du suffixe diminutif » ? p. 74, c'est trop dire que *habitus* ne se comprend qu'à condition de savoir qu'il rend ἕξις, alors qu'on connaît le sens « absolu » de *habere* ; p. 62, pourquoi poser une base *bewā* pour expliquer le parfait *fui* ? p. 22, il faudrait dire que l'onomatopéique *pipio* se rapporte non pas au « pigeon », ce qui serait incompréhensible, mais au petit du pigeon (cf. Anthimus, VII, 14, 7, de domesticis columbis pipiones) qui ne « pépie » que tant qu'il est au nid[1].

Ce qui est intéressant, c'est le parti que l'on peut tirer pour l'intelligence du vocabulaire latin des observations générales relatives à ce qu'on appelle le sens du mot. On ne se fera une idée juste de la langue et du style et même de la pensée des auteurs que dans la mesure où on se dégagera de la mentalité créée par l'usage des dictionnaires et la théorie simpliste des synonymes. Les chapitres de M. Carnoy sur les symboles et les associations nous rappellent impérieusement la nécessité d'élargir notre conception du signifié et à étendre dans tous les sens ce qu'on peut appeler la zone d'expression du mot. Le vocabulaire est une matière mal définie, insaisissable, malléable, sans cesse en mouvement ; le mot n'a pas un, mais des sens ; il n'y a pas de démarcation absolue entre ce qu'on appelle le sens et d'autre part l'emploi, la qualité, la valeur du mot. Dans cet ordre d'idées, les latinistes auront le plus grand profit à profiter des enseignements que peut fournir à chacun sa langue maternelle, et ils trouveront dans le livre de M. Carnoy mainte illustration intéressante de théories qui au premier abord ont de quoi effaroucher les non initiés.

A. Dauzat, *Les noms de lieux. Origine et évolution.* Paris, Delagrave, 1926, 264 pages.

Ce volume fait pendant à l'ouvrage récemment paru du même auteur sur *Les noms de personnes*. Il intéresse plus directement nos origines latines, puisque la toponymie de la France reflète pour une bonne part

1. Même insécurité pour certains faits empruntés à d'autres langues : peut-on affirmer que l'allemand « modern » n'ait que le sens de « à la mode » ? et que le français « taco » soit onomatopéique (n'est-il pas à taxi[mètre] ce que le « Luco » est au Luxembourg ?).

l'occupation et la colonisation romaine. On y glanera bien des observations curieuses, par exemple dans l'essaimage des aboutissants du latin *-acum* qui explique à la fois des formations aussi dissemblables que Paulhac, Fleurat, Vitré, Clichy, Virieu, Veretz, Juliers, Erlach, Zülpich, Coortryck..., dans l'histoire des dérivés de latin *mansio*, *strata*, *castrum*, *forum*, *cortis*, *aquae*, etc., etc. M. Dauzat passe bien vite, p. 157, sur l'explication et la répartition géographique du *mas*, qui tient une si grande place dans la toponymie du Sud (le village du *Mas-Rouzeau*, dont je porte le nom, atteste le rôle ancien du mot à l'extrême limite de la langue d'oc). Il eût été bien intéressant, à propos de Valeuil (p. 39), de Avallon (p. 106), de Valouse (p. 198), et peut-être de Avelines, Averan, Aulan, qui ne sont pas cités, de rappeler que le *Aballo-* qu'ils contiennent nous fait remonter par le latin « malifera *Abella* » de Virgile et l'allemand *Apfel* jusquà la communauté indo-européenne. A propos des désignations qui ont trait aux lieux de passage (p. 28-29), je signale à M. Dauzat la formation curieuse « Les Trois-et-demie », nom d'un village qui est un ancien relais de poste (à trois lieues et demie de deux localités importantes), et je m'étonne de ne rien trouver sur les désignations anciennes du même type fondées sur le compte des bornes milliaires : Septème, Diéme (ad *septimum*, *decimum*). P. 32, les désignations par l'ancienneté relative d'un lieudit ne sont-elles pas plus nombreuses que ne le dit M. Dauzat? A la question « à quel moment une localité commence-t-elle à être ancienne? » je répondrais : « le jour où une localité concurrente se développe dans le voisinage », d'où le type (cité par M. Dauzat) de Vieilleville, et de nombreux exemples semblables : Châteauvieux, Bévieux, X. le Vieux... La place de l'adjectif par rapport au substantif dans ce genre de composés, dit M. Dauzat (p. 154), est délicate à déterminer; cette question est liée à celle de la place du déterminé par rapport au déterminant dans les noms formés de deux substantifs (p. 137 et suiv.) et d'une façon plus générale à l'ordre des mots dans le groupe complément-complété, qui est soumis approximativement aux mêmes règles en latin et en roman. La répartition topographique et la répartition chronologique ne suffisent pas à expliquer les faits de cet ordre (p. 138-139, 154-155); il faut faire intervenir aussi des questions de sens : l'ordre semble être préférablement du type *Gram-mont*, *Cler-mont*, quand la désignation a un caractère qualificatif, et, inversement, du type *Ville-franche*, *Ville-fort*, quand elle a un caractère déterminatif. Mais il va de soi que l'explication doit tenir compte des possibilités d'actions analogiques et d'interférences de toutes sortes; n'y aurait-il pas intérêt à voir à ce sujet ce qui s'est passé dans des pays neufs, comme les colonies ou le Canada français?

J. Wackernagel, *Vorlesungen über Syntax, mit besonderer Berücksichtigung von Griechisch, Lateinisch und Deutsch*. Basel, Birkhäuser ; 1e Reihe, 2e Auflage, 1926, 331 pages ; 2e Reihe, 1924, 338 pages.

Dans la précédente Chronique, j'ai parlé de la *Syntaxe latine* de Riemann-Ernout, qui est un manuel scolaire, et du *Système de la syntaxe* de Juret, qui est un traité théorique ; l'ouvrage de M. Wackernagel joint, sans le dire, la théorie à l'exposé didactique. Heureux les élèves qui ont entendu ces « Vorlesungen » ; ils y auront pris à la fois la connaissance et le sens de tout ce qu'il y a d'essentiel dans la syntaxe latine.

Ce n'est pas que M. Wackernagel prétende avoir réponse à tout. Rien de plus modeste que sa façon de présenter les choses, et là où l'explication lui échappe, il le dit ; on conçoit que cela arrive souvent, car le latin nous présente une syntaxe très évoluée, mais qui a cessé d'être en mouvement, dont l'histoire et par conséquent le sens échappe à nos investigations les plus minutieuses.

En dépit de toutes les difficultés, M. Wackernagel arrive à nous faire voir clair dans le système compact et rigide de cette syntaxe. Cela grâce à sa méthode. Finie la conception doctrinaire de la syntaxe, formulée en vertu du « Cicero dixit » ; finie la conception scolastique qui faisait confondre description et explication ; finie la conception esthétique, au nom de laquelle on définissait une correction de l'âge d'or et les licences d'un âge d'argent ; finie la conception logique, plus récente et plus tenace, qui prétendait fonder les règles en raison : dans les explications de M. Wackernagel la psychologie joue son rôle, avec ou contre la logique ; l'histoire joue le sien, et là où l'histoire rectiligne est insuffisante à expliquer les faits, l'auteur invoque des actions particulières, celle de la langue rurale (même pour expliquer Virgile : cf. II, p. 81), des dialectes, des déviations accidentelles, des conditions d'emploi, de la versification (II, p. 36) ; la comparaison surtout est appelée à éclairer l'histoire (cf. t. I, p. 214, la savoureuse monographie sur l'expression de la défense) : linguiste autant que philologue, M. Wackernagel a joint à l'étude de la syntaxe latine celle de la grecque, en invoquant la double et même la triple parenté qui les unit (cf. sa préface) ; enfin les langues modernes elles-mêmes sont confrontées, et les données qu'elles fournissent concourent souvent à l'explication.

Cependant il ne faudrait pas croire que M. Wackernagel a *un* système ; selon les cas, c'est tel ou tel type d'explication qui intervient ; les problèmes sont posés indépendamment les uns des autres, et pour chacun l'examen est repris sur nouveaux frais, sans idée préconçue, avec le souci de ne négliger aucun des éléments de la solution. Cette méthode a pour résultat de donner au livre un caractère encyclopédique : phoné-

tique, morphologie, sémantique, stylistique, histoire littéraire, histoire des genres, tout le latin y est, sans que jamais on ait l'impression de la surcharge et de la confusion. C'est dire le profit qu'on aura à la lecture de ces « Vorlesungen » ; car cet ouvrage compact de près de 700 pages est un livre qui « se lit », et dont la lecture ne procure pas moins de plaisir que de profit.

Mais il y aurait quelque présomption à juger, même pour le louer sans mesure, un savant comme M. Wackernagel. Je préfère m'en remettre aux lecteurs (si nombreux que la première partie a dû être déjà l'objet d'un nouveau tirage) du soin d'apprécier le progrès que doit à l'auteur, je ne dis pas seulement la syntaxe latine, mais aussi par contre-coup la science de la syntaxe.

Oserai-je signaler cependant quelques points de détail qui supporteraient la discussion? I, p. 297, pourquoi eût-il été théoriquement impossible d'employer *deus* au vocatif, alors que le vocatif est usité pour *dea* et *diua?* — Ibid., parlant de *ne-* négation verbale dans *ne-scio*, *ne-queo*, ne faudrait-il pas expliquer son aspect de négation nominale dans **ne-hemo*, **ne-oinom?* P. 246, l'ancienneté du sens de *ante* = avant, attestée par *antiquus*, n'aurait-elle pas suffi à autoriser un *antequam* = *priusquam?* — II, p. 71, la préférence pour la détermination par l'adjectif (*dominicus* = *domini*) dans la *Peregrinatio Aetheriae* ne doit-elle pas être interprétée comme une recherche de demi-savant, au même titre que l'emploi du datif cité p. 220? — I, p. 100, à côté du « pluriel d'auteur » et du « pluriel de majesté » pour le pronom de la première personne, il faut reconnaître en latin une sorte de « pluralis publicus » qu'emploie un personnage en tant qu'il fait partie d'une collectivité (politique, administrative, sociale), dont l'usage est particulièrement illustré par Cicéron. — II, p. 181, à côté de l'aspect « perfectif » des verbes composés, il conviendrait de noter et de définir l'aspect « déterminé », plus facile à saisir que la distinction de K. H. Meyer entre une « perfektive » et une « perfektische Aktionsart »...

Mais le livre de M. Wackernagel pose tant de questions qu'on n'en finirait pas de noter toutes les réflexions qu'elles suggèrent. Enregistrons le bénéfice que doit retirer la science aussi bien que l'enseignement de cette magistrale revue de la syntaxe latine, et que chacun vienne y prendre son point de départ pour les travaux futurs[1].

J. MAROUZEAU.

I. ODELSTIERNA, *De ui futurali ac finali gerundii et gerundiui obseruationes; accedunt de uerbo imputandi adnotationes.* Upsal, Almquist, 1926, VIII-84 pages.

Cette étude concerne une particularité de syntaxe caractéristique de

1. En attendant le troisième volume annoncé, qui doit traiter de la partie la plus

l'histoire de la latinité. Le gérondif n'a cessé, en effet, de gagner du terrain, à la manière d'un fleuve qui ronge et engloutit progressivement ses rives. Il s'était taillé au début sa petite part, entre celle du supin et celle de l'infinitif; mais de bonne heure il absorba le supin, au point que ce mode, à l'époque classique, devint une sorte de curiosité. Plus tard, beaucoup plus tard, ce fut le tour de l'infinitif. Les grammairiens connaissent bien la position d'équilibre qui se maintint longtemps entre les deux modes à l'âge d'or et à l'âge d'argent de la latinité. Après cela, leurs rapports s'obscurcissent, et suivre leur histoire devient le privilège des spécialistes. Les philologues voués à l'étude de la latinité classique ne vont guère au delà de l'emploi déjà très hardi représenté par le fameux *cognoscendae antiquitatis* de Tacite. C'est dans cette région nouvelle que nous guide M. Odelstierna. Il fait d'abord un inventaire des principaux emplois du gérondif et nous le montre dépassant rapidement les habitudes de Cicéron et de César. Dans plusieurs des exemples apportés par lui, le gérondif tient lieu de verbe dans l'ablatif absolu; dans d'autres, nous le voyons substantivé ou accompagnant le substantif avec une valeur d'adjectif, mais sans cesser d'entraîner avec lui soit l'idée de l'avenir, soit celle de la destination : *iubenda* = les ordres qui seront donnés; *non credenda* = *incredebilia*, etc.... Après quoi, M. Odelstierna aborde la partie la plus curieuse de son étude et nous montre le gérondif empiétant sur l'infinitif complément direct, puis servant, sans l'addition de la préposition *ad*, à marquer le but, soit après un verbe de mouvement, à la manière du supin, soit après un verbe de repos. L'article est clair, méthodique; il contient de nombreux exemples, disposés de manière à être facilement embrassés. Peut-être regrettera-t-on qu'un index analytique ne soit pas là pour faciliter les recherches.

Cet article est suivi, par un hasard de publication, d'une étude de vocabulaire intéressante consacrée au verbe *imputare*, envisagé presque à toutes les époques de son existence.

A. Guillemin.

Edgar Allen Menk, *The position of the possessive pronoun in Cicero's orations*. Dissert. Univ. of Iowa, Grand Forks, North Dakota, 1925, 71 pages.

Était-il bien nécessaire de reprendre encore une fois ce sujet, traité dans ces seules dernières années, comme l'indique l'auteur lui-même, par Walker, Ullman, Yoder, Patterson — et j'ajouterai par moi-même (*L'ordre des mots dans la phrase latine*, ch. IV, p. 133 et suiv.)? Sans doute l'étude présente a l'avantage d'apporter des relevés complets en ce qui concerne les *Discours* de Cicéron, mais cela ne modifie pas les

neuve peut-être de la syntaxe, ou du moins la plus propre à être renouvelée, la « Satzlehre ».

résultats obtenus par l'examen d'autres textes; elle apporte aussi des statistiques et des tableaux d'une rigueur et d'une minutie impitoyables, avec moyennes, pourcentages, etc., comme les aiment parfois les Américains, mais la rigueur des conclusions n'y gagne rien. Que sont ces conclusions?

1° Le possessif postposé à son substantif n'est exprimé que pour la clarté. — C'est acquis.

2° Le possessif antéposé est emphatique. — C'est acquis également.

3° Si le substantif précède dans un cas où le possessif mérite d'être en relief, c'est que le principal relief porte sur le substantif (cette règle n'est pas exprimée avec rigueur, mais elle résulte de maintes interprétations de détail). Jusque-là rien à redire. Mais voici les exceptions :

4° Le possessif postposé est emphatique s'il est séparé de son substantif par un démonstratif : ferocitatem illam tuam (p. 19). — Une exception de ce type est inconcevable. Le mot en relief est *illam*, en vertu d'une règle qui n'intéresse nullement le possessif, et le relief apparent du possessif résulte de ce qu'on a affaire en réalité à un groupe *illam-tuam*, tout comme dans : illam meam lenitatem (p. 38). Et ceci nous amène à considérer une autre série d'exceptions :

5° Le possessif est déclaré tantôt emphatique et tantôt inemphatique, sans raison apparente, dans des cas où il fait partie d'un ensemble de qualificatifs. Ce sont des cas qui devaient être rangés sous une rubrique spéciale, sinon éliminés. M. Menk a méconnu là une des règles essentielles de la disjonction : aucune disjonction n'est significative, c'est-à-dire, en somme, n'est réelle, si l'élément disjonctif est en accord syntaxique avec les deux disjoints; il y a *disjonction* d'un groupe dans : actionem-tibi-tuam reliquit (p. 16; relief du substantif), et dans : tua-te-altera patria (p. 21; relief du possessif); mais il n'y a qu'*extension d'un groupe* dans : tantus uester iste consensus (p. 23), illis suis cogitatis furoribus (p. 38), eadem illa nostra laboriosissima ratione (p. 40). Dans l'intérieur d'un groupe formé par des appartenants syntaxiques, les questions d'inversion et de disjonction ne se posent pas, et je crois que si M. Menk veut bien revoir, à la lumière de cette considération, les nombreux exemples qui encombrent la seconde partie de son étude, ses règles y gagneront en clarté, et ses exceptions s'évanouiront.

H. HOLST, *Die Wortspiele in Ciceros Reden*. Symbolae Osloenses, fasc. supplet. I. Oslo, Some, 1925, 118 pages.

Il ne faudrait pas s'aviser, pour comprendre ce qu'a voulu faire ici M. Holst, de traduire littéralement son titre; ce n'est pas, à proprement parler, de « jeux de mots » qu'il s'agit; les exemples recueillis ne sont pas de phrases où Cicéron « joue sur les mots », mais de cas où il tire parti de ressemblances phoniques entre les mots. L'auteur classe en-

semble de véritables calembours, comme celui du *ius uerrinum*, et des procédés qu'on range habituellement parmi les figures de mots, comme les jeux de consonance et de simple opposition : *placide-tacite, peritum-paratum, prosit-obsit*. J'aurais préféré ou que l'étude fût restreinte aux « jeux de mots » proprement dits, ce qui nous aurait donné une idée plus juste de l'attitude de Cicéron vis-à-vis de ce qu'il appelle le « ridiculum », ou qu'elle fût étendue à tous les cas où l'orateur utilise les effets phoniques : allitération, homéotéleute, rime, etc., ce qui nous aurait éclairé un des chapitres les plus curieux de la rhétorique latine (plutôt que grecque). Telle quelle, l'étude de M. Holst est essentiellement un recueil de documents, dont il remet lui-même à plus tard le commentaire systématique et l'interprétation psychologique (p. 47).

Le recueil n'est pas complet, puisqu'il n'est fondé que sur le dépouillement de dix discours et sur des sondages dans les discours restants. M. Holst eût pu grossir sa liste, même pour les discours intégralement dépouillés, s'il avait eu entre les mains l'opuscule (qu'il cite) de Chr. Herwig qui porte le même titre que le sien et qui, moins étendu et moins systématique, est conçu sensiblement avec le même esprit.

*César, Guerre des Gaules*, texte établi et traduit par L.-A. Constans (Collection Guillaume Budé). Paris, Les Belles-Lettres, 1926, 2 vol., xxxii pages d'introd., 2 × 123 pages + 2 × 322 pages de texte.

Après tant d'études récentes sur le texte de César, on ne peut pas attendre qu'une édition de cadre restreint comme celle-ci apporte beaucoup de nouveau; ce qu'on peut exiger, c'est qu'elle tienne compte des résultats essentiels de la critique, et qu'elle nous les présente avec la garantie d'une méthode scientifique. M. Constans n'a pas failli à cette tâche. Sans doute l'introduction est-elle hors de proportion avec l'importance du texte, l'abondance, la variété et la difficulté des questions qu'il pose; sans doute ne trouvons-nous même pas une indication sommaire du matériel bibliographique essentiel; sans doute ne se doute-t-on guère, à parcourir le petit texte des bas de pages, de l'immense travail auquel la critique littéraire, philologique et historique a soumis le texte de César; mais l'auteur nous répondra, après tant d'autres, que le type de la collection ne s'y prêtait pas. Au moins avons-nous avec M. Constans un éditeur scrupuleux qui s'est mis au courant pour son compte du travail de ses devanciers : il suit pour le texte le commentaire de Dittenberger-Meusel, mais après avoir revu lui-même la plupart des manuscrits, et en se réservant d'apporter des corrections aux collations antérieures; du reste toutes les variantes essentielles des onze manuscrits de base figurent dans son apparat critique. Nous avons de ce fait un élément de sécurité qui manque dans trop d'éditions récentes. Au reste, on sait que M. Constans a témoigné par plusieurs publications antérieures, notam-

ment dans la *Revue de philologie* et la *Revue des études anciennes*, ainsi que par une communication à notre Société, du soin qu'il a apporté à la préparation de cette édition; en particulier, son essai de reconstitution de l'archétype, en application d'une méthode inaugurée par L. Havet, est une contribution intéressante à un ordre de recherches qui pourrait, étendu à d'autres textes, jeter quelque lumière sur la période la plus obscure de l'histoire des manuscrits.

M. Constans donne dans l'apparat critique, ce qui est d'une bonne méthode, les principales conjectures proposées par les éditeurs successifs. Malheureusement, toute discussion, toute justification est exclue des notes de bas de page. Je sais bien encore que le type de la collection le veut ainsi. Mais pourquoi, au moins, ne pas nous donner dans un chapitre de l'introduction un commentaire critique des passages les plus controversés et une défense des conjectures les plus intéressantes? Tout ce que nous savons du principe de choix adopté, c'est que « chaque cas est jugé en lui-même, d'après le contexte, d'après l'usage de César, d'après les suggestions du sens critique » (p. XXVII); on attendrait peut-être davantage, après tout ce qui a été écrit sur les qualités et les défauts propres aux différents manuscrits et en tout cas à chacune des traditions $\alpha$ et $\beta$.

Un cas particulièrement intéressant est celui des interpolations supposées, surtout des interpolations géographiques. M. Constans ne manque pas de les signaler dans l'apparat, et il indique dans l'introduction l'importance du problème. Dirai-je qu'il le résout un peu vite, en concluant la longue dispute de Meusel-Holmes-Klotz par cette affirmation : « Nul doute que, pour nous, César, désirant offrir à ses lecteurs des renseignements sur les pays lointains où il avait le premier porté les armes romaines, n'ait chargé un de ses secrétaires de compiler à leur intention quelques géographes grecs » (p. XIV). Est-ce là une façon de sauvegarder la conscience d'écrivain et la probité littéraire de César? Il me paraît qu'au contraire c'est lui prêter une désinvolture dont on est dans d'autres cas très soucieux de l'absoudre.

Et, puisque je touche au jugement sur César, il y a un point sur lequel M. Constans eût pu contribuer à réviser les opinions reçues. C'est la réputation d' « élégance » de son style. « Les *Commentaires* sont simples et élégants », dit Cicéron, d'après la traduction de M. Constans; « il n'est pas d'ouvrage, dit Hirtius, toujours d'après la traduction de M. Constans, qui ne le cède à l'élégance de ces *Commentaires* ». Qu'est-ce à dire? A quels signes reconnaître cette prétendue élégance? C'est bien plutôt, me semble-t-il, de nonchalance, sinon de négligence, qu'il faudrait parler. Nonchalance d'un chroniqueur qui rédige ses notes, toutes proportions gardées, comme le vieux Caton rédigeait ses recettes; nonchalance d'un écrivain qui ne craint pas les redites (cf. I, 3 : *ad eas res conficiendas* biennium satis esse duxerunt; in tertium annum profectionem lege con-

firmant; *ad eas res conficiendas* Orgetorix deligitur), qui en une page (I, 48-51) emploie vingt fois le mot *castra* et répète si souvent les mots *copiae, acies, locus,* que la lecture à haute voix donne l'impression d'une espèce de rabâchage. Pourquoi ne pas reconnaître à ces notes le mérite de notes bien prises, de memoranda (parata unde sumerent qui uellent scribere historiam, comme dit Cicéron), de documents non rédigés (nudi, omni ornatu orationis tanquam ueste detracta)? Ne serait-ce pas ici le lieu de reprendre ce que j'ai dit ailleurs à propos de Plaute (cf. cette *Revue*, t. IV, p. 99 et suiv.)? L'*elegantia* dont parle Hirtius (*B. G.*, VIII, préface) et la *pura breuitas* que loue Cicéron (*Brutus*, 262) ne désignent sans doute rien de plus que le purisme de César, que M. Constans qualifie d'ailleurs avec beaucoup de justesse (p. XVII-XVIII).

Je n'ai rien dit de la traduction; elle se recommande par une adaptation exacte à ce texte « nudus et rectus », sans y rien ajouter, sans en rien négliger d'essentiel[1].

*Aetna, carmen Vergilio adscriptum*, iter. curis rec. M. LENCHANTIN DE GUBERNATIS. Corpus Paravianum. Torino [s. d.], 32 pages.

Je m'en voudrais de ne pas signaler cette petite édition à la fois modeste et savante. Obligé de se conformer au type d'une collection scolaire, l'auteur a réservé pour une autre publication le fruit du travail considérable qu'il a fourni pour la mise au point de cette réédition; il a publié dans les *Atti della r. Accademia delle sc. di Torino*, vol. LX, 1925, p. 512 et suiv., quarante-quatre grandes pages de commentaire critique. Il se plaît à remettre en question le texte traditionnel. On pourrait le croire conservateur à la façon dont il s'inscrit habituellement contre les conjectures de ses prédécesseurs, si, d'autre part, il ne semblait se faire un jeu d'apporter des conjectures personnelles là où les autres se contentent du texte traditionnel. On ne souscrira pas aisément à toutes ses critiques, ni non plus à toutes ses propositions : le *lactaret* du v. 10, le *ciet* du v. 49, le *lenit* du v. 69, le *texent* du v. 84, si ingénieux qu'ils soient, n'emportent pas la conviction, peut-être précisément parce qu'ils rendent le texte trop intéressant, et que le poète latin ne mérite pas tant de critique inventive.

*The Cena Trimalchionis of Petronius, together with Seneca's Apocolocyntosis and a selection of Pompeian inscriptions*, ed. by W. B. SEDGWICK. Oxford, Clarendon Press, 1925, 146 pages.

Qui n'a pas son « Festin »? En même temps que M. Ernout nous donnait sa pittoresque traduction, qui suivait de près la traduction anglaise

1. Je ne traduirais pas par « rare » le *inauditum* dans la formule de César conservée par Aulu-Gelle (*Introd.*, p. XVII). P. 215 du vol. I, il semble que la traduction rende le *nuntiis* d'Alde alors que le *nuntii* des manuscrits a été conservé dans le texte.

de J. W. Mackail et l'allemande de L. Gurlitt, paraissait en Belgique celle de M. P. Thomas, et à peine la petite édition de W. Heraeus connaissait-elle en Allemagne un deuxième tirage que M. Sedgwick publiait en Angleterre cette édition toute pareille (jusque dans le détail, puisqu'il a eu la même idée d'y joindre un choix d'inscriptions vulgaires de Pompéi). L'édition de M. Sedgwick est suivie d'un commentaire qui ne prétend pas à être scientifique (à titre d'exemple, je note que le « Famam [ou Fabam] mimum » de *Apocol.*, 9, 3, n'est pas expliqué et qu'aucune allusion n'est faite à l'abondante controverse dont il a été l'objet entre Th. Birt, O. Rossbach, A. M. Harmon, F. Krohn...); mais les notes comme l'introduction sur la langue de Pétrone apportent les éclaircissements suffisants pour une lecture scolaire. A la bibliographie sommaire, qui ne contient que des indications de livres en anglais, ajouter : B. E. Perry, *Petronius and the comic romance*, extrait de la Classical Philology, vol. XX.

J. MAROUZEAU.

U. KNOCHE, *Die Ueberlieferung Juvenals*. Berlin, Ebering, 1926, 75 pages.

Dans cette étude, M. Knoche pose et entreprend de résoudre les problèmes que comporte la tradition manuscrite de Juvénal. Il a été amené à ce travail par la persuasion que certains éléments en ont été négligés à tort. Le texte du satirique repose sur deux classes distinctes de manuscrits, dont l'une, celle qui se groupe autour du *Montepessulanus* (la recension Π), jouit aujourd'hui des préférences des éditeurs, retournés aux sentiments de leurs ancêtres de la Renaissance. M. Knoche critique plusieurs des jugements sur lesquels cette décision repose. Il blâme les sigles en usage, surtout le sigle ω, servant à désigner tout ce qui n'est pas la recension Π, et sous laquelle se seraient groupés des éléments hétérogènes. Il faut donc avant tout bien établir la classification des deux groupes. Le premier, outre le *Montepessulanus*, le fragment d'Aarau et un *Parisinus*, contient le florilège de S. Gall et le manuscrit qui a fourni le fameux fragment de Winstedt. On y fait rentrer aussi des *codices mixti* que leur contenu, déjà reconnu pour certains d'entre eux par Leo, met en réalité à cheval sur les deux classes, car il s'apparente à la fois à Π et à ω. La généalogie de ω est beaucoup moins claire que celle de Π. M. Knoche la classe en deux lignées rattachées à un ancêtre commun. L'intêret principal de cette démonstration est d'établir ses titres de noblesse, de montrer qu'elle est d'aussi bonne famille que Π et qu'aucune tare originelle ne justifie le mépris dans lequel on la tient.

M. Knoche passe ensuite à l'histoire de la tradition de Juvénal. Comme Friedländer et Bücheler, il croit à l'existence d'un seul archétype, différent de l'exemplaire établi par le poète lui-même et qui remonterait à

la première moitié du ve siècle. Cet archétype aurait été une édition savante, déjà pourvue des scolies, et assez volumineuse pour avoir rendu nécessaire à un certain moment la confection d'éditions plus portatives. C'est alors que prirent naissance les copies, mères de nos deux lignées de manuscrits.

L'étude de M. Knoche est d'une belle tenue, remplie d'aperçus intéressants. Je n'étonnerai personne en disant que, comme tous les travaux du même genre, elle exige trop d'actes de foi du lecteur pour lui laisser une conviction sereine. Il est excellent que l'attention des éditeurs soit mise de temps en temps en éveil et ne repose pas sans trouble sur le mol oreiller des opinions traditionnelles. Les critiques accomplissent donc une œuvre belle et bonne en cherchant périodiquement à gêner ce repos. La réhabilitation des manuscrits inférieurs comme celle des auteurs méconnus n'est pas toujours un événement sensationnel ni même un événement heureux, mais, encore une fois, c'est le devoir de la critique de la provoquer comme c'est le devoir des éditeurs de la juger, et la science a tout à gagner quand les révisions sont demandées avec la compétence et les dons éminents d'exposition dont M. Knoche fait preuve dans cette étude.

J. J. Savage, *The scholia in the Virgil of Tours, Bernensis 165*. Harvard Stud. in class. phil., XXXVI, 1925, p. 91-171.

Le Virgile de Tours est un manuscrit du ixe siècle, écrit en minuscule carolingienne dans le fameux scriptorium de Tours. M. Chatelain en a reproduit un fragment dans sa Paléographie, et le manuscrit lui-même a été l'objet de nombreuses études dont l'une, parmi les plus récentes, porte le nom de M. Rand. Sauvé par le célèbre humaniste Pierre Daniel pendant la guerre religieuse de 1562, il est arrivé, après la dispersion de sa bibliothèque, à Berne, où il est actuellement conservé sous le nom de *Bernensis 165*. L'intérêt principal de ce manuscrit consiste dans les nombreuses scolies marginales ou interlinéaires qui en couvrent tous les espaces laissés vides par l'écriture, comme on peut s'en convaincre par les trois pages ou fragments de pages reproduits à la fin du volume. Avec quatre autres manuscrits, deux *Parisini* (7959 et 7930), un *Montepessulanus* (253) et un autre *Bernensis* (363), il fournit un appoint considérable au texte des commentateurs de Virgile, et cet ensemble a déjà été utilisé en tout ou en partie pour la constitution du texte de Servius. Les problèmes qu'il pose à la critique ont été plus ou moins abondamment discutés par M. E. Thomas en 1879, par MM. Thilo et Hagen, les éditeurs de la grande édition de Servius en trois volumes, par M. Barwick enfin, en 1911, dans la revue *Philologus*. M. Savage remet aujourd'hui la question sur le métier et se propose de la traiter dans toute son étendue. Il serait difficile de présenter ici un résumé de sa théorie, dans laquelle

entrent en jeu un très grand nombre d'éléments et qu'une seule omission risquerait de rendre inintelligible. Après avoir soigneusement distingué les différentes mains qui sont venues successivement ajouter les scolies, — il en compte cinq pour les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, quatre pour l'*Énéide*, — il compare les textes des scolies fournis par les diverses sources et s'efforce d'en reconnaître la provenance : Servius, Donat, un compilateur plus tardif, etc... Un schéma qui termine l'ouvrage met au point les données acquises, difficiles sans ce secours à retenir clairement dans leur complexité. D'ailleurs, M. Savage nous promet une continuation de son travail, dans laquelle sans doute ses conclusions définitives se dégageront en pleine lumière.

A. GUILLEMIN.

Roland G. KENT, *The textual criticism of inscriptions* (Language Monographs publ. by the Linguistic Society of America, n° 2, décembre 1926).

La Linguistic Society of America ne se borne pas à assurer la rédaction de son périodique : *Language*; elle a entrepris de publier une série de monographies, dont la deuxième parue intéresse directement le latin. M. R. G. Kent a eu l'heureuse idée de relever et de classer les fautes de gravure les plus fréquentes dans les inscriptions, en prenant comme textes latins la Lex Julia Municipalis et l'Édit (en trois exemplaires) de Dioclétien.

L'intérêt de cette investigation est triple : d'abord, c'est un avertissement aux latinistes de ne pas tirer parti sans critique préalable des textes épigraphiques : si certaines inscriptions, comme la Lex Cornelia de xx quaestoribus de 81 avant J.-C., sont presque exemptes de fautes, telle autre, comme la Lex repetundarum, est extraordinairement incorrecte. Il est donc essentiel, surtout pour la période ancienne, dont les textes sont d'un tel intérêt pour l'histoire de la langue, de soumettre les documents à une critique rigoureuse. La Lex repetundarum fait accorder (l. 14) un sujet collectif comprenant un neutre (*patrem tribum cognomenque*) avec un masculin pluriel (*discriptos*) : c'est une suggestion d'un passage voisin, où le masculin est correct. La même loi contient un *semouant*[*ur*]; est-ce une forme comparable à *pendo* en regard de *pendeo*, ou une simple faute de gravure? La loi de Bantia présente une forme *condumnari;* est-ce un lapsus, ou un exemple nouveau d'apophonie? Dans l'inscription de L. Cornelius Scipion (*C. I. L.*, I², 6, 7), quelle est la valeur de la forme *Loucanam* en regard de *Taurasia?*

La critique des inscriptions n'est pas sans intérêt, on le conçoit, pour la critique des manuscrits. L'épigraphie nous présente un cas simplifié, où le copiste a sous les yeux l'original et non une copie plus ou moins dérivée; la genèse des fautes est donc ici plus aisée à établir, et l'on s'en rendra compte par les tableaux que dresse M. Kent, p. 69 et suiv.; il y a là une série de rubriques qu'on pourra utilement confronter avec celles qu'a constituées L. Havet pour la tradition manuscrite.

Enfin l'étude des fautes de gravure a cet avantage de nous permettre un regard sur l'écriture des modèles établis par les rédacteurs d'inscription. A propos de la Lex Julia Municipalis, M. Kent se demande si, étant donnée la fréquence de certaines fautes, il ne faut pas admettre que le modèle comportait des E et des F faits de deux traits verticaux, comme on les connaît d'après certaines inscriptions. On peut se demander aussi si le modèle était d'ordinaire préparé en capitale, ou rédigé en cursive, quel usage y était fait des abréviations, des ponctuations, etc. A ces questions on ne pourra répondre qu'après de nombreux examens analogues à celui de M. Kent; il faut lui savoir gré d'en avoir fourni l'idée et le modèle.

J. Marouzeau.

J. S. Phillimore, *Pastoral and Allegory*. Oxford, Clarendon Press, 1925, 32 pages.

Après avoir à plusieurs reprises, pendant ces dernières années, étudié des passages de Virgile et en particulier des *Bucoliques*, J. S. Phillimore leur a consacré dans ces pages ses *nouissima uerba*, puisque la philologie latine, qui avait eu à déplorer il y a si peu de temps la mort d'un de ses plus distingués représentants d'outre-Manche, J. P. Postgate, doit aujourd'hui porter ce nouveau deuil. Après les études fragmentaires qui l'ont précédé, cet article nous offre un aperçu d'ensemble sur l'origine des *Bucoliques* et l'esprit qui leur a donné naissance; il est précieux aussi par les aperçus de détail qu'il contient. J. S. Phillimore ne veut pas voir dans les *Bucoliques* une œuvre d'essai; la maturité du talent qui s'y révèle suppose déjà une longue pratique. Il laisse donc à Virgile la propriété des œuvres de jeunesse que lui attribue la vie de Suétone. Virgile n'était, quand il les écrivit, ni un inconnu ni le provincial qu'une libéralité d'Octave avait préservé de la ruine. Venu à Rome, il vivait dans l'intimité des membres les plus distingués de la société romaine, Octave, Pollion, Aemilius Macer, Varus, Gallus, etc..., politiques et lettrés qui se réunissaient pour l'amour des lettres et formaient un de ces cercles qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire de la littérature latine. Une de leurs récréations consistait à se proposer des thèmes de concours où triomphaient l'ingéniosité et le talent délicat de Virgile. Sous la forme de la pastorale — les académies ont eu souvent le goût des travestissements bucoliques — c'étaient ses amis qu'il chantait, tantôt les louant, tantôt les raillant amicalement à l'occasion de leurs goûts et de leurs occupations. C'est donc sur eux — et non pas sur Virgile — que les *Églogues* nous renseignent. Si, par exemple, la quatrième églogue a une couleur messianique, c'est parce que Pollion était Juif de tendance et peut-être de famille. Les *Bucoliques*, dit J. S. Phillimore, forment « la guirlande du cercle jetée par Virgile dans le moule de la pastorale ».

Interprétation tentante, qui ouvrira sans doute la voie à de nouvelles recherches. S'il faut voir dans les *Églogues* une œuvre artificielle, reflétant non pas la vraie campagne et le labeur des vrais paysans, mais bien les grâces un peu maniérées des réunions mondaines — telles les bergeries de Trianon — on cessera de refuser à Virgile à la fois l'originalité, parce qu'il n'aurait fait qu'imiter Théocrite, et le succès, parce qu'il aurait déformé son modèle. Il avait trouvé piquant de déguiser en pâtres ses nobles amis, mais les pâtres pour rire ne peuvent avoir l'assurance ni la sincérité d'allure des professionnels; s'il chante les bois, les bois seront dignes d'un consul, c'est-à-dire aussi peu sylvestres que possible. Cette conception des *Bucoliques* amènerait la critique à les placer dans une série à laquelle on ne songerait guère tout d'abord à les rattacher. Entre les cercles littéraires de l'époque républicaine, premiers berceaux de la civilisation de Rome et de sa culture intellectuelle, et celui de Pline le Jeune, où s'épanouit dans son éclat la fleur de la politesse romaine, elles représentent aussi ce mélange de la littérature et de la vie mondaine qui s'offre à toutes les époques, ou peu s'en faut, de l'histoire de la culture latine.

G. Krokowski, *De Propertio ludibundo obseruationes aliquot.* Cracovie, 10 pages.

Cet article est la continuation d'une étude sur Properce, dont deux sections ont déjà paru sous le même titre[1]. M. Krokowski le consacre à l'élégie 2,28, trilogie dans laquelle le poète rend grâces aux dieux du rétablissement de Cynthia après une maladie sur laquelle les critiques ne sont pas d'accord. Pour les uns, le danger a été grave et la reconnaissance de Properce se manifeste en effusions pathétiques; pour M. Krokowski, une légère indisposition a fourni un thème au poète tout en lui laissant sa gaîté et sa liberté d'esprit. Aussi ne se fait-il pas faute de rassurer Jupiter sur les conséquences que peut avoir pour la paix de son ménage l'intérêt qu'il prendra à Cynthia, et sous prétexte de s'enquérir des causes de la colère des dieux s'attarde-t-il à une description complaisante de la beauté de la jeune femme. Bref, M. Krokowski s'efforce, ici encore, de renouveler notre manière d'entendre Properce, ce qui, pour le dire une fois de plus, ne saurait déplaire à une génération revenue des attendrissements romantiques.

I. Giglioli, *La poesia properziana.* Florence, Vallecchi. Extrait d'*Atene e Roma*, VII, 1-2, 1926, 32 pages.

Une étude d'ensemble sur Properce en trente-deux pages ne peut contenir que des vues générales, donc un peu vagues. Aussi bien est-ce la

1. Cf. le compte-rendu : *Revue de philologie*, 1926, p. 249.

faiblesse de cet article d'avoir voulu embrasser d'un seul coup une œuvre aussi considérable. Il rachète cette faiblesse par l'heureux choix du point de vue et l'ingéniosité du détail et, si nous renonçons à en attendre des considérations motivées, propres à fonder une opinion définitive sur Properce, nous y trouverons des vues originales tout à fait intéressantes.

Properce est-il un amant tragique, une victime de la passion romantique, est-il un mystificateur charmant? Faut-il en croire Mme I. Gigloli? Faut-il en croire M. Krokowski? Après avoir lu les cinq pages consacrées par la première aux « sentiments », le doute reste permis, d'autant plus que ces pages semblent ignorer, volontairement ou non, les travaux de M. Krokowski mentionnés ci-dessus, et qu'à les lire on pourrait croire que le caractère tragique de l'amour de Cynthia est au-dessus de toute discussion. En revanche, les seize pages consacrées à l'imagination de Properce sont remplies d'aperçus précis sur l'art des descriptions, le réalisme de certains tableaux, l'inspiration plastique et l'influence des représentations figurées, en sorte que le lecteur sacrifierait volontiers la première partie, trop banale et quelconque, pour trouver la seconde plus poussée, plus nourrie de documents. Pourquoi l'auteur ne reviendrait-elle pas sur des aperçus pleins de promesses, un peu trop rapidement énoncés ici, en déterminant par exemple de plus près les relations de Properce avec ses modèles, la nature, la statuaire, la peinture, etc...? Et, précisément, cette perfection de Properce dans la partie d'imagination pure n'est pas sans nous laisser rêveurs. Il fallait avoir l'esprit singulièrement libre pour achever d'une manière sûre les tableaux d'ensemble ou les miniatures qui accompagnent les scènes d'amour ou de jalousie. Il nous vient donc tout naturellement à l'esprit que les prétendus cris du cœur des élégies passionnées ne sont pas faciles à concilier avec la sérénité de cette œuvre artistique. Les élégies romaines offrent la même opposition. Le sentiment est vif et sincère, soit, mais assez banal. En revanche, le « décor » est traité de main de maître. Qui sait si précisément le vrai Properce n'aurait pas été entrevu à la fois par Mme I. Giglioli et par M. Krokowski : un mystificateur et un ironiste délicat associé à un grand artiste? Pour ma part, sans m'attribuer aucune compétence dans le débat, j'avoue que la formule ne me déplairait pas.

H. Widstrand, *Palladius-Studien*. Upsal, Almquist & Wiksell, 1926, x-72 pages.

La latinité de basse époque est aujourd'hui relevée du discrédit dans lequel on l'a trop longtemps tenue. On serait déçu sans doute si l'on en attendait un enrichissement réel de notre patrimoine intellectuel. A l'époque où les invasions barbares remettaient à la fonte, pour ainsi dire,

les éléments du vieux monde, et où la forge haletait dans une atmosphère trouble, l'art ne pouvait trouver la sérénité dont il a besoin pour s'épanouir. Mais deux choses subsistaient qui ne pouvaient disparaître, la langue et les âmes. Il n'est pas douteux que la première ne réserve encore bien des découvertes aux philologues, et peut-être, dans le fatras qui dort au fond des bibliothèques, quelques personnalités intéressantes attendent-elles qu'un chercheur les rende à la lumière. C'est sans doute la pensée qui, aujourd'hui, un peu partout, met à l'œuvre les latinistes, qui a inspiré à l'Académie des inscriptions de confier la direction du mouvement en France à la compétence de M. Goelzer, à l'Amérique d'organiser les études médiévales avec le concours de M. Rand, etc... On ne peut donc être surpris de voir une étude importante consacrée à Palladius Rutilius Taurus Aemilianus, auteur d'un *de Agricultura*, qui vivait au IVe siècle après J.-C. A proprement parler, ces pages se réfèrent exclusivement à l'établissement du texte. Mais aujourd'hui, l'établissement du texte suppose des études préalables qui débordent dans la discussion et en amplifient l'intérêt. Pour choisir entre les leçons des manuscrits et opérer les corrections, M. Widstrand a dû étudier non seulement la langue de Palladius, mais celle des contemporains, connaître le régime des quantités métriques à l'époque de son auteur, car cet art du jardinage — nous ne saurions plus en être étonnés après les travaux récents — est rédigé en prose métrique. Cette brochure sera donc utile à ceux qui s'intéressent au texte de Palladius, mais aussi aux curieux des particularités de la langue du IVe siècle. On rencontre, dans les passages examinés, l'effacement des anomalies verbales : *rediet* pour *redibit;* la construction de *ut* consécutif avec l'infinitif (hellénisme ou barbarisme?), des substitutions de composés au simple tout à fait ignorées des classiques : *expectare* pour *spectare*, etc..., etc... Un lexique permet la consultation rapide de la partie grammaticale. Cette étude a sa place marquée parmi les très intéressants travaux qui nous viennent depuis quelque temps de l'Université d'Upsal.

A. GUILLEMIN.

*Palladii Rutilii Tauri Aemiliani Opus agriculturae; liber XIV de ueterinaria medicina*, ed. J. SVENNUNG. Coll. script. ueterum Vpsaliensis. Göteborg, Eranos' Förlag, 1926, 93 pages.

Ce n'est pas souvent qu'il est donné à un chercheur de faire une trouvaille dans les bibliothèques. Or, le hasard vient de faire qu'à vingt années de distance la même découverte a été faite deux fois. En 1925, M. Svennung trouvait dans un manuscrit de Milan du XIVe siècle, à la suite du livre XIII de Palladius, une sorte de compilation d'art vétérinaire : « Medicinae armentorum pecorumque ». Alors que, fier de sa découverte, M. Svennung s'apprêtait à la publier en Suède, il apprenait

que M. R. Sabbadini l'avait faite dès 1905 et en avait publié l'annonce dans les Rendiconti de l'Istituto Lombardo. Heureusement pour la critique, les deux philologues n'étaient pas d'accord sur la nature de leur trouvaille. M. Sabbadini attribuait le texte interpolé à un compilateur du XII^e^ siècle; M. Svennung y voyait un quatorzième livre de l'*Opus agriculturae* lui-même. L'objet de sa préface est de justifier cette attribution.

Son argument le plus impressionnant peut-être est tiré du texte par lequel débute le livre suivant (en vers), où il est fait mention des « bis septem libelli » qui précèdent. L'expression a longtemps embarrassé les commentateurs, qui ont assez légèrement admis que dans un texte de vers « bis septem » pouvait être pris pour une approximation suffisante de treize (!). L'hypothèse de M. Svennung fournirait une solution élégante à ce petit problème.

A vrai dire, elle mériterait d'être confirmée par une étude un peu minutieuse des faits de langue. M. Svennung n'a pas de peine à réfuter les arguments de M. Sabbadini, qui étaient fondés surtout sur quelques néologismes d'apparence tardive, mais il apporte peu d'arguments positifs : « Cur dicam de uerbis, dit-il, cum stilus totus concordet? » (p. XVI); et comme exemples de concordances de style, avec en tout et pour tout deux formules de type assez courant citées en note, il allègue seulement une identité de procédé en ce qui concerne la « uariatio temporum ». Ce dernier argument est peut-être mal choisi, comme nous en convaincront précisément diverses autres études qui nous arrivent de Suède.

M. Widstrand, dans un opuscule dont on a lu ci-dessus le compte-rendu, constate, p. 54 et suiv., que chez Palladius les temps comme les modes sont employés sans régularité et alternent sans raison apparente dans des phrases voisines et parallèles, et les exemples qu'il cite peuvent être rapprochés de ceux que relève M. J. Svennung dans son « Index verborum », p. 96 et suiv. Mais M. Widstrand s'empresse d'ajouter que c'est là un trait commun à toute une série d'auteurs : Columelle, Végèce, Apicius, Pelagonius, Gargilius Martialis, etc., de sorte qu'on ne peut guère tirer argument de ce fait isolé en faveur de la thèse de M. Svennung[1].

En revanche, il est du plus grand intérêt de retenir ces observations pour les rapprocher de celles qu'ont faites depuis peu d'autres philologues de l'école suédoise.

On se rappelle peut-être les études de M. H. Hagendahl sur Ammien;

1. Avant de quitter Palladius, et puisqu'il est à l'ordre du jour, je rappelle les indications données par J. H. Schmalz (*Glotta*, 1915, p. 172-190) sur l'intérêt qu'il y aurait à étudier sa langue au point de vue du latin vulgaire (cf. cette *Revue*, t. IV, 1925, p. 185).

un des principaux caractères du style de cet auteur est précisément la tendance à varier l'expression (cf. cette Revue, t. IV, p. 151 et suiv.). Plus récemment, le savant M. Lundström a inspiré à un de ses élèves l'idée d'étudier à ce point de vue le style de Columelle :

G. Nyström, *Variatio sermonis hos Columella.* Akademisk Avhandling (Doktorsavhandl. vid Göteborgs Högskola, 1926, I, 116 pages).

Malheureusement pour moi, l'ouvrage est écrit en suédois, mais la netteté de la disposition permet d'en dégager aisément le contenu et les principales idées.

L'auteur a eu l'excellente idée de donner dans sa préface un historique et une bibliographie sommaires de la question, et il facilite ainsi la besogne à ceux qui viendront après lui. Ses exemples sont nombreux, bien classés et aussi probants que possible. Mais il n'en a pas tiré le parti qui convient, faute de s'être élevé à quelques idées générales, ou du moins faute d'avoir corrigé une idée généralement reçue. Il s'en tient à cette définition de Meidinger que la « uariatio » est un ornement du style. C'est là une façon simpliste de concevoir les choses. Ornement du style dans nombre de cas, sans doute, suivant l'enseignement donné par les rhéteurs et suivant la tendance naturelle à quiconque écrit ou parle. Mais ceci est vrai surtout pour le vocabulaire. En ce qui regarde la syntaxe, si l'on regarde les nombreux exemples cités par M. Nyström, p. 81 et suiv. (type : munia sua *exsequuntur*, et ceteri quieti... operam *dabunt*, — ou : ubi pabuli *sit* laetitia..., at ubi penuria *est*), on s'apercevra aisément ou bien que le changement de temps (resp. de mode) répond à un besoin du sens ou à une démarche de la pensée, ou bien qu'il est l'indice d'un laisser-aller, d'une sorte de nonchalance syntaxique assez fréquente chez les écrivains techniques.

Mais, même en ce qui regarde le vocabulaire, il y a mieux à faire qu'à chercher dans la « uariatio » un procédé de style ; il faut y voir un témoignage de l'évolution de la langue. Les écrivains de la période classique ont à leur disposition une langue relativement jeune, relativement une, à l'égard de laquelle le principe « un mot pour chaque chose », dont on a tant abusé, n'est pas tellement hors de propos, une langue encore vivante, actuelle, dont on a un sentiment très net et très juste, qui se définit par des règles impératives et des exclusivismes rigoureux ; bien mieux, il y a une langue de Salluste, une langue de César, une langue de Cicéron. Après des siècles de vie littéraire et de production intense, pendant lesquels le matériel de la langue s'est enrichi d'apports de toute date et de tous lieux, protégé par un conservatisme à outrance, l'écrivain, qui emploie pour son usage courant une langue très évoluée, très différente de la langue écrite traditionnelle, n'a plus le sens de cette langue apprise, de cette langue morte ; il ne peut plus apprécier la qualité et la valeur

des éléments qu'elle contient; il les utilise sans discernement, encombré de richesses dont il ne sait pas évaluer le prix; il emploie au hasard les conjonctions : *-que... ac... et... atque; et... atque... -que... et* (p. 72), *quod* et *quia* (p. 77), *an* et *num* (ibid.), *haud* et *non* (passim), *possum* et *queo*, *credo* et *reor* (p. 57), *aqua*, *unda*, *umor*, *liquor* (p. 40); il a jusqu'à trois mots pour désigner l'agriculture : *agricultura*, *agricolatio*, *agricultus*, sans compter *agrorum cultus* et la famille de *rusticatio* (p. 38); tout le latin, archaïque, classique et récent, prose et poésie, langues spéciales, vient aboutir à une espèce de pot-pourri linguistique où s'alimentent des écrivains sans personnalité littéraire.

Mieux encore, ils ont perdu le sens des particularités les plus essentielles du latin : distinction (d'aspect sinon de sens) entre verbe simple et verbe préfixé (p. 63), valeur du subjonctif, des diminutifs, des intensifs... C'est en mettant en lumière cette situation de l'écrivain de basse époque vis-à-vis d'une langue riche, mais morte, qu'on pourrait donner toute leur valeur à des études comme celles de MM. Hagendahl et Nyström et les rendre propres à illustrer l'histoire du latin littéraire.

N. Groen, *Lexicon Anthimeum*. Proefschrift de l'Univ. d'Amsterdam. Amsterdam, H. J. Paris, 1926, 103 pages.

L'idée de ce lexique a été suggérée à M. Groen par sa participation aux travaux du Du Cange; nous nous féliciterons d'autant plus de cette heureuse initiative qu'elle est pour ainsi dire une réponse anticipée à l'appel récemment adressé ici aux lexicographes (cf. t. III, p. 187, et t. IV, p. 98); il est tout juste temps encore d'insérer la mention de ce lexique au répertoire en cours d'impression de M. Faider.

L'auteur est bien choisi : écrivain technique, Grec d'origine, représentant d'une époque pour laquelle les témoignages n'abondent pas, il nous fournit un matériel de faits intéressants pour l'évolution du latin. Il est précieux de recueillir dès le début du vr^e^ siècle un *deuenire* = devenir, *sera* = soir, *focus* = feu, *duae partes de melle* = deux parties de miel...; il est plus intéressant peut-être de voir comme sont confondues les significations : *enim* = *autem*, *ipse* = *idem;* plus intéressant encore de noter les mots qui manquent : *is* (que remplacent *hic*, *ille* et *iste*), *quod* (dans le sens de *quia*). Pas plus qu'à aucun autre écrivain de cette période ce n'est un spécimen de la langue vulgaire qu'il faut demander à ce médecin; il a fait tout ce qu'il a pu pour écrire le latin qu'on ne parlait pas, et sa langue est certainement plus artificielle que celle de Cicéron; mais on se rend compte de plus en plus qu'il n'est pas sans intérêt d'étudier pour elles-mêmes les vicissitudes des langues littéraires, et des lexiques comme celui-ci fournissent la base indispensable à des études de ce genre.

Pauline Taylor, *The latinity of the « Liber historiae Francorum ». A phonological, morphological and syntactical study*. New-York, 1924, 142 p. in-16.

Ce texte n'est peut-être pas le plus intéressant qu'on pouvait choisir comme témoin de l'histoire du bas-latin, si ce n'est pour faire apparaître la résistance opposée par le latin littéraire à la langue vivante. Le « Liber », qui est au VIII^e^ siècle ce que l'ouvrage de Grégoire est au VI^e^ et celui de Frédégaire au VII^e^, marque par rapport au texte de ces deux chroniqueurs un progrès — ou une régression, comme on voudra — en ce sens que la langue en est plus conséquente, tant au point de vue phonétique qu'au point de vue de la morphologie et de la syntaxe. L'auteur de la présente étude ne manque pas de le faire observer; elle n'a peut-être pas suffisamment mis en lumière les faits qui l'établissent avec le plus d'évidence. Il apparaît d'après ses relevés que dans le « Liber » *iste* et *alter* ne sont à peu près pas représentés (*suus* = *eius*, *eorum* à peine) : ne fallait-il pas grouper et expliquer ces manques, assez extraordinaires, pour des mots qui sont à la base de « cet, autre, son » ?

On se doute bien qu'à côté de ces témoignages négatifs un texte du VIII^e^ siècle nous offre tout de même en abondance des témoignages positifs : l'un des plus nettement relevés est celui qui permet d'établir une sorte de déclinaison supplétive du type : *ille, eius, ei, eum, illo; illi, eorum, eis, eos, illis*. Les faits que l'auteur a recueillis avec le plus de soin sont relatifs à la répartition des formes casuelles et au syncrétisme des cas. Sur les indications de M. H. F. Muller, elle a étudié avec complaisance (p. 64-97) l'emploi des cas obliques, et elle croit pouvoir établir avec D'Ovidio et Ascoli, contre Diez, Meyer-Lübke et Grandgent, que la constitution d'un cas oblique unique est partie d'un cas syncrétique en *-o* (*-a*) et *-e* et non pas de l'accusatif avec *-m* amuïe. Je laisse aux romanistes le soin d'apprécier les arguments apportés, mais il faut bien dire que l'auteur du « Liber », par le soin qu'il met à respecter la graphie traditionnelle de l'accusatif, nous fournit pour départager les cas douteux un critère que ne donnent pas les textes de langue plus évoluée ou d'orthographe plus inconséquente.

*Traductions diverses.*

Est-ce l'effet des traductions G. Budé? Une émulation semble s'emparer des traducteurs. Je reçois d'Ossun des *Bucoliques* de M. H. Maninat (ouvrage imprimé pour « Les études latines », Bagnères-de-Bigorre, et couronné par l'Académie française), dont le mérite est d'être rendues « vers pour vers », ce qui est bien un tour de force, mais ce qui nous vaut, à côté d'agréables correspondances (Tu fais dire aux forêts qu'Amaryllis est belle), bien des contorsions pénibles (Heureux vieillard, par toi le frais sera goûté)!

De M. M. Girieud, professeur au collège de Cannes, voici une traduction de Juvénal (Paris, Librairie de France, 1927). Je relève dans l'introduction une affirmation qui n'est pas pour me déplaire, puisqu'elle cadre avec une idée que j'ai plus d'une fois défendue dans cette Revue; c'est que « l'ordre français n'est pas forcément l'ordre latin; tel mot mis par Juvénal en la première (ou dernière) place donnera son plein effet au milieu ou à la fin de la phrase ». C'est ainsi que M. Girieud a raison, *Sat.*, VIII, 253-254, de traduire : nobilis ornatur lauro collega secunda = son collègue, *en dépit de sa noblesse, ne* reçoit *qu'après Marius* la couronne de laurier, en enfermant dans le milieu de la phrase française, pour les mettre convenablement en relief, les mots initial et final de la phrase latine.

Un autre principe de M. Girieud, auquel j'aurais plus de peine à souscrire sans réserves, c'est de donner à son texte « un son français », j'allais dire « gaulois ». Parfait, quand il réalise par là l'équivalent de la verve et de la truculence latines; ainsi quand il rend *lupa* par « pute ». Moins bien, quand c'est aux dépens du sens, comme lorsqu'il traduit *conspuere* par « asticoter » (p. 101); et tout à fait insoutenable, quand il ajoute de l'argot de son cru, en traduisant *hunc* (p. 3) par « ce vedeau » (!), et les *haec, illa* de la Sat. VI (p. IX) par des « garce » et des « donzelle ». M. Girieud croit ainsi venir au secours de Juvénal qui « n'avait pas à sa disposition la gamme, d'une richesse singulière, que nous offre notre langue pour les appellations badines ou comiques » (ibid.). Ne préjugeons pas de ce qu'un auteur aurait pu écrire s'il eût disposé de nos ressources (qui nous dit qu'il n'en n'avait pas d'équivalentes?) et rendons de sa langue le ton et la couleur comme le sens, sans plus.

Peu d'erreurs ou obscurités de traduction : pourtant, p. 127 (*Sat.*, IX, 55), « dis-nous pour qui tu gardes tant de domaines, tant de milans dont l'aile se fatigue à traverser tes pâturages », n'offre guère de sens, rien ne nous indiquant que sous cette phrase se cache une formule proverbiale (cf. Pétrone, 37, quantum milui uolant). La traduction de III, 108, impossible à discuter décemment, est certainement inexacte. Parmi les essais de correction au texte : II, 57, *in podice* (pour *in codice*) suppose une syntaxe douteuse. Çà et là d'heureuses trouvailles (*horrida paelex* = une orde concubine), beaucoup de finesses (cf. la note 38 de la p. 233), une verve soutenue, la démonstration faite par l'exemple que la langue de la version latine n'est pas nécessairement ennuyeuse, et la justification de cette idée élémentaire, mais pourtant neuve encore, que du Juvénal ne se traduit pas comme du Virgile.

*Travaux et jeux d'humanistes.*

Une *Revue des Études latines* n'a pas le droit d'ignorer les efforts et les jeux des humanistes. Il m'arrive, avec des dédicaces flatteuses pour

notre Société, de Touraine un article plein d'entrain et fort documenté du Dr Bosc sur *Le latin, le grec et la médecine*[1], avec en exergue le joli mot de E. Lavisse sur la culture humaniste « qui prépare à la profession d'homme »; de Moravie, des *Carmina poetarum recentiorum, imprimis Bohemicarum, latinis versibus reddita*, par Fr. Palata[2], professeur au gymnase de Třebič, où nous trouvons une « Marseillaise » (Eia age, Gallorum suboles...!) à côté des « Zwei Grenadier' » (Caesaris armigeri remeant duo Gallica rura). Du P. Scheil, soucieux de témoigner que l'Assyrie ne lui fait pas oublier l'Occident latin, nous recevons une plaquette de *Carmina*[3], où un *Carmen semisaeculare* en l'honneur de l'École des Hautes Études voisine avec une ode au « Leo minister qui nuper (ce « nuper » est déjà du passé bien aboli) cyclum nouauit litterarum » (!). Notre confrère M. J.-A. Nairn me remet une traduction latine du *Discours sur le style*[4], qui donne l'image fort réussie d'un Buffon quintilianisant. Enfin — si ce n'est pas sortir de l'humanisme — il faut bien signaler la publication de la revue *Schola et Vita*[5], fondée en 1926 pour répandre la langue internationale appelée « interlingua », qui est essentiellement du latin sans flexions; dans le n° 3-4 de 1926, M. G. Kolowrat s'adresse aux latinistes pour les convaincre (?) « de utilitate de interlingua pro studio de latino classico ». On a déjà reproché à l'esperanto et à l'ido d'être trop exclusivement « latins »; n'est-ce pas pour l'interlingua une cause de faiblesse que de l'être encore davantage?

J. Marouzeau.

1. *Gazette médicale de Bretagne*, 15 janvier 1927.
2. *Horae subcesiuae*, Třebič en Moravie, 1926.
3. A la « Société générale d'imprimerie et d'édition », 71, rue de Rennes.
4. Publiée par la Société d'édition « Les Belles-Lettres », 1926.
5. Rédaction et administration : 12, via Washington, Milan.

L'IMPRIMEUR-GÉRANT : DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU

COLLÈGE DE FRANCE
Institut d'Asie

**LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION**
5, QUAI MALAQUAIS, PARIS (VI^e^)

## MÉLANGES DE PHILOLOGIE ET D'HISTOIRE
OFFERTS A
## M. ANTOINE THOMAS
PAR SES ÉLÈVES ET SES AMIS
1 vol. in-8° de XCVIII-523 pages et un portrait . . . . . 100 fr.

COLLECTION LINGUISTIQUE
PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS
TOME XXI
## HISTOIRE DU PARFAIT GREC
PAR **PIERRE CHANTRAINE**
Maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon
In-8° raisin, 270 pages . . . . . 50 fr.

TOME XXII
## MÉLANGES D'ÉTYMOLOGIE FRANÇAISE
PAR **ANTOINE THOMAS**
Membre de l'Institut
PREMIÈRE SÉRIE, deuxième édition, revue et annotée
In-8° raisin, 304 pages . . . . . 60 fr.
Nouvelle édition de ce livre depuis longtemps épuisé.
*Rappel.* Du même auteur :
**Nouveaux essais de philologie française** . . . . . 24 fr.

## BIBLIOGRAPHIE DE LOUIS HAVET
PAR **LOUIS NOGARET**
1927. In-8°, 65 pages . . . . . 15 fr.

NOTES CRITIQUES
## SUR LE TEXTE DE L' « ORATOR » ET SUR ISÉE
PAR **LOUIS HAVET**
1927. In-8°, 52 pages . . . . . 15 fr.

**FRANCK L. SCHOELL**
Agrégé de l'Université
Professeur à l'Université de Californie
## ÉTUDES SUR L'HUMANISME CONTINENTAL EN ANGLETERRE A LA FIN DE LA RENAISSANCE
Avec une préface par ÉMILE LEGOUIS
1 vol. in-8°, de la *Bibliothèque de la Revue de littérature comparée*, VIII-270 pages. . . . . 50 fr.

**SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »**
95, BOULEVARD RASPAIL, PARIS (VI[e])

## COLLECTION D'ÉTUDES LATINES

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES
SOUS LA DIRECTION DE J. MAROUZEAU

I : J. MAROUZEAU, *La linguistique et l'enseignement du latin*, 23 pages in-8°, 3 francs.

II : A. W. DE GROOT, *La prose métrique des anciens*, 68 pages in-8°, 9 francs.

III : P. FAIDER, *Répertoire des index et lexiques d'auteurs latins*, 56 pages in-8°, 10 francs.

## COLLECTION DE BIBLIOGRAPHIE CLASSIQUE

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE BIBLIOGRAPHIE CLASSIQUE
SOUS LA DIRECTION DE J. MAROUZEAU

### I : DIX ANNÉES DE BIBLIOGRAPHIE CLASSIQUE

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE ET ANALYTIQUE DE L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE
POUR LA PÉRIODE 1914-1924

I[re] partie : AUTEURS ET TEXTES, 461 pages in-8°, 75 francs.
II[e] partie : MATIÈRES ET DISCIPLINES (*sous presse*).

Cette bibliographie a pour objet de reconstituer notre documentation, désorganisée pendant une période d'environ dix années par la guerre et les difficultés de l'après-guerre. Elle groupe, rangées alphabétiquement par noms d'auteurs sous chaque rubrique, avec l'indication des comptes-rendus pour les ouvrages autonomes, et de brèves analyses pour les articles de revues, toutes les publications relatives à l'antiquité gréco-latine (littérature, philologie et linguistique, histoire et transmission des textes, archéologie, épigraphie, numismatique, histoire politique, institutions, religions et mythologie, philosophie, droit, sciences, histoire et méthode des études classiques) pour toute la période qui va de la préhistoire à la fin des époques byzantine et gallo-romaine.

### II : L'ANNÉE PHILOLOGIQUE

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE ET ANALYTIQUE DE L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE
POUR LES ANNÉES 1924 ET SUIVANTES

L'*Année philologique*, publiée par les soins de la *Société de bibliographie classique* en liaison avec l'*Association Guillaume Budé*, avec le concours de la *Confédération des Sociétés scientifiques françaises* et la collaboration de divers groupements scientifiques, est destinée à faire suite, d'année en année, aux *Dix années de bibliographie classique 1914-1924*, que publie actuellement la Société des Belles-Lettres, et aux deux séries bibliographiques qui ont paru jusqu'en 1926 dans la *Revue de philologie*.

L'*Année philologique*, organisée conformément aux directives formulées récemment par la *Commission de bibliographie de l'Institut international de coopération intellectuelle*, réunira chaque année, classée par auteurs et par matières, toute la documentation relative aux études gréco-latines, selon le plan adopté pour les *Dix années de bibliographie classique*.

L'*Année philologique* constituera un volume d'environ 250 pages de petit texte, qui paraîtra à partir de 1927 au début de chaque année scolaire.

Le tome I comprendra, avec la bibliographie de la dernière année écoulée 1926, celle des années 1924 et 1925, de manière à faire suite sans interruption aux *Dix années de bibliographie classique*.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR

# REVUE

DES

# ÉTUDES LATINES

PUBLIÉE PAR LA

## SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES

SOUS LA DIRECTION DE

J. MAROUZEAU

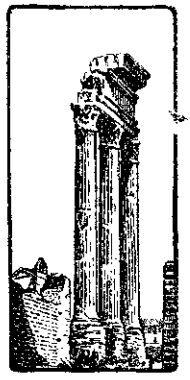
MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES

DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

---

5e ANNÉE

**Fascicule III — Juillet-Décembre 1927**



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION
« LES BELLES LETTRES »
95, BOULEVARD RASPAIL (VIe)

LIBRAIRIE ANCIENNE
HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

1927